

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

ART DE PENSER.

TOME SIXIEME.

COURS D'ÉTUDE

POUR L'INSTRUCTION

DU PRINCE DE PARME.

PAR CONDILLAC.

ART DE PENSER.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

Chez DUFART, Imprimeur-Libraire.

AN 8.



COURS D'ÉTUDE
POUR L'INSTRUCTION
DU PRINCE DE PARME.

DE L'ART DE PENSER.

LE germe de l'art de penser est dans nos sensations : les besoins le font éclore, le développement en est rapide, et la pensée est formée presque au moment qu'elle commence; car sentir des besoins, c'est sentir des desirs, et dès qu'on a des desirs, on est doué d'attention et de mémoire : on compare, on juge, on raisonne. Vous voyez donc, Monseigneur, que la pensée se compose tout à coup de toutes les facultés dont nous avons fait l'analyse, mais ces facultés ont dans les commencemens peu d'exercice; et la pensée, foible encore, a besoin de croître et de se fortifier.

Trois choses sont nécessaires dans un animal aux progrès de son accroissement et de ses forces.

Premièrement, il faut qu'il soit organisé pour croître et pour se fortifier; en second lieu, il faut qu'il se nourrisse d'alimens sains : enfin, il faut qu'il agisse; souvent jusqu'à se fatiguer, et qu'il ne prenne du repos que pour agir encore.

Ainsi la pensée croît et se fortifie, parce qu'elle est, en quelque sorte, organisée pour croître et pour se fortifier, parce qu'elle se nourrit, et parce qu'elle agit.

Elle a, dans les organes mêmes des sensations, tout ce qui la rend propre à prendre de l'accroissement et des forces : il ne lui faut plus que de la nourriture et de l'action.

Les connoissances en sont l'aliment; mais au défaut de connoissances, elle se nourrit d'idées vagues, d'opinions, de préjugés et d'erreurs; et alors elle se fortifie comme un animal qu'on nourriroit avec des alimens mal-sains et empoisonnés. Toujours foible,

toujours incapable d'action , uniquement mue par des impressions étrangères , elle reste comme enveloppée dans les organes , et elle se trouve embarrassée de ses facultés qu'elle ne sait pas conduire.

Cette inertie , telle que je la dépeins , ne peut à la vérité avoir lieu que lorsque nous supposons des hommes tout à fait imbécilles. Dans les autres , la pensée a nécessairement pris des forces , puisqu'ils ont acquis des connoissances ; cependant la différence n'est que du plus au moins. Si l'on n'est pas tout à fait imbécille , on peut l'être à certains égards ; et on l'est toutes les fois que la pensée se nourrit sans choix de tout ce qui s'offre à elle , et que passive plutôt qu'active , elle se meut au hasard. Il faut donc s'assurer des connoissances qui sont l'aliment sain de la pensée ; il faut étudier les facultés dont l'action est nécessaire au progrès de ses forces ; et quand nous saurons comment elle doit se nourrir , comment elle doit agir , comment elle doit se conduire , nous connoîtrons l'art

de penser. Vous en savez, Monseigneur, déjà quelque chose; mais il nous reste encore des observations à faire sur l'origine et la génération des idées, sur les facultés de l'entendement, et sur la méthode. Ce sera le sujet de cet ouvrage.

PREMIÈRE PARTIE.

De nos pensées et de leurs causes.

CHAPITRE PREMIER.

De l'ame suivant les différens systèmes où elle peut se trouver.

SOIT que nous nous élevions jusque dans les cieux , soit que nous descendions jusque dans les abîmes , nous ne sortons point de nous-mêmes ; ce n'est jamais que notre propre pensée que nous apercevons , et nous trouvons dans nos sensations l'origine de toutes nos connoissances et de toutes nos facultés.

Il seroit inutile de demander quelle est la nature de nos sensations : nous n'avons aucun moyen pour faire cette recherche ; nous ne les connoissons que parce que nous les éprouvons. C'est un principe dont nous ne pouvons pas découvrir la cause , mais dont nous

pouvons observer les effets. Il doit son activité aux besoins auxquels nous sommes assujettis; et sa fécondité aux circonstances par où nous passons, et qui augmentent le nombre de nos besoins. Les plus favorables sont celles qui nous offrent des objets plus propres à exercer notre réflexion. Les grandes circonstances où se trouvent ceux qui gouvernent les hommes, sont, par exemple, une occasion de se faire des vues fort étendues; et celles qui se répètent continuellement dans le grand monde, donnent cette sorte d'esprit qu'on appelle naturel, parce qu'on ne remarque pas les causes qui le produisent.

Le péché originel a rendu l'ame si dépendante du corps, que bien des philosophes, confondant ces deux substances, ont cru que la première n'est que ce qu'il y a dans le corps de plus délié, de plus subtil et de plus capable de mouvement: mais ces philosophes ne raisonnent pas; ils imaginent seulement quelque chose, et chaque mot qu'ils prononcent prouve qu'ils se font

des idées peu exactes. Leur suffit-il de subtiliser le corps pour comprendre qu'il est le sujet de la pensée? Sur quoi se fondent-ils lorsqu'ils assurent que des parties de matière, pour être plus subtiles, en sont plus capables de mouvement? et quel rapport peuvent-ils trouver entre être mu et penser? Qu'est-ce encore que des parties subtiles? Y a-t-il des corps subtils en soi? et ceux qui nous échappent aujourd'hui ne seroient-ils pas grossiers, si nous avions d'autres organes? Enfin, qu'est-ce qu'un amas, un assemblage de parties subtiles? Un amas, un assemblage! est-ce une chose qui existe? Non, sans doute, l'existence ne convient qu'aux parties subtiles, qu'on suppose amassées ou assemblées. Par conséquent attribuer la faculté de penser à un amas, c'est l'attribuer à quelque chose qui n'existe pas.

Comme les philosophes donnent cette faculté à quelque chose qui n'existe pas, il leur arrive encore d'entendre par le mot *pensée* une chose qui n'existe pas davantage. De

quelle couleur est la pensée, demandent-ils, pour être entrée dans l'ame par la vue? de quelle odeur, pour être entrée par l'odorat? Est-elle d'un son grave ou aigu, pour être entrée par l'ouïe, etc.? Ils ne feroient pas ces questions, si, par le mot *pensée*, ils entendent telle ou telle sensation, telle ou telle idée; mais ils considèrent la pensée d'une manière abstraite et générale; et ils en concluent avec raison que cette pensée n'appartient à aucun sens : c'est ainsi que l'homme en général n'appartient à aucun pays.

Quand on raisonne sur des idées aussi vagues, on ne prouve rien. Cependant on voit confusément quelque rapport entre une pensée abstraite qui échappe aux sens, et une matière subtile qui leur échappe également; et aussitôt le mot *amas*, qui n'est lui-même qu'un terme abstrait, paroît montrer le sujet de cette pensée abstraite. Sans songer donc à se rendre un compte exact des raisonnemens qu'on fait, on dit, *un amas de matière subtile peut penser.*

Nous

Nous avons mis plus de précision dans nos raisonnemens lorsque nous avons considéré la pensée dans chaque sensation. En effet, pour démontrer que le corps ne pense pas, il suffit d'observer qu'il y a en nous quelque chose qui compare les précisions qui nous viennent par les sens. Or, ce n'est certainement pas la vue qui compare les sensations qu'elle a avec celle de l'ouïe qu'elle n'a pas. Il en faut dire autant de l'ouïe, autant de l'odorat, autant du goût, autant du toucher. Toutes ces sensations ont donc en nous un point où elles se réunissent. Mais ce point ne peut être qu'une substance simple, indivisible, une substance distincte du corps, une ame, en un mot.

L'ame étant distincte et différente du corps, celui-ci ne peut être qu'une cause occasionnelle de ce qu'il paroît en elle. D'où il faut conclure que nos sens ne sont qu'occasionnellement la source de nos connoissances. Mais ce qui se fait à l'occasion d'une chose peut se faire sans elle; parce qu'un

effet ne dépend de sa cause occasionnelle que dans une certaine hypothèse. L'ame peut donc absolument, sans le secours des sens, acquérir des connoissances. Avant le péché, elle étoit dans un système tout différent de celui où elle se trouve aujourd'hui. Exempte d'ignorance et de concupiscence, elle commandoit à ses sens, en suspendoit l'action, et la modifioit à son gré. Elle avoit donc des idées antérieures à l'usage des sens. Mais les choses ont changé par sa désobéissance. Dieu lui a ôté tout cet empire : elle est devenue aussi dépendante des sens que s'ils étoient la cause proprement dite de ce qu'ils ne font qu'occasionner; et il n'y a plus pour elle de connoissances que celles qu'ils lui transmettent. De là l'ignorance et la concupiscence. C'est en cet état de l'ame que je me propose d'étudier; le seul qui puisse être l'objet de la philosophie, puisque c'est le seul que l'expérience fait connoître. Ainsi quand je dirai *que nous n'avons point d'idées qui ne nous viennent des sens,*

il faut bien se souvenir que je ne parle que de l'état où nous sommes depuis le péché. Cette proposition appliquée à l'ame dans l'état d'innocence, ou après sa séparation du corps, seroit tout à fait fausse. Je ne traite pas des connoissances de l'ame dans ces deux derniers états, parce que je ne sais raisonner que d'après l'expérience. D'ailleurs, s'il nous importe beaucoup, comme on n'en sauroit douter, de connoître les facultés dont Dieu, malgré le péché de notre premier père, nous a conservé l'usage, il est inutile de vouloir deviner celles qu'il nous a enlevées, et qu'il ne doit nous rendre qu'après cette vie.

Je me borne donc, encore un coup, à l'état présent. Ainsi il ne s'agit pas de considérer l'ame comme indépendante du corps, puisque sa dépendance n'est que trop bien constatée; ni comme unie à un corps dans un système différent de celui où nous sommes. Notre unique objet doit être de consulter l'expérience, et de ne raisonner que d'après des faits

que personne ne puisse révoquer en doute.

Si l'on objecte que dans la supposition où toutes nos idées et toutes nos facultés naissent des sensations, il s'ensuit que la dissolution du corps enlève à l'ame toutes ses idées et toutes ses facultés, je réponds que le système dans lequel elle jouit aujourd'hui d'une liberté qui la rend capable de mérite et de démerite, démontre qu'elle existera dans un autre système où elle se trouvera avec toutes ses facultés, pour être récompensée ou pour être punie. Alors Dieu suppléera au défaut des sens par des moyens qui nous sont inconnus. Assurés par la foi et par la raison de l'immortalité de l'ame, nous ne devons pas porter notre curiosité plus loin; ce n'est pas à nous à pénétrer dans les voies du Créateur.

L'hypothèse des idées innées a la même difficulté à résoudre; car dans l'impuissance où nous sommes de découvrir en nous des idées où les sensations n'entrent pour rien, on est